

## Au temps du terrorisme anarchiste

*Rik Coolsaet*

Aussi vieux que l'humanité, le terrorisme appartient à tous les temps, tous les continents et toutes les confessions. Qu'est-ce qui explique dès lors cette obsession sécuritaire, dont nous sommes témoins actuellement, face à un ennemi invisible et tentaculaire que nous soupçonnons derrière tout attentat à travers le monde ? Les oubliettes de l'Histoire renferment des périodes où terrorisme et angoisse se confondirent dans des situations semblables en bien des points à notre époque.

Ainsi, le 24 juin 1894, un immigré italien anarchisant, Caserio, tue le président français Sadi Carnot à Lyon. Cet attentat marque l'apogée d'une série perpétrée, en France, par des anarchistes. La société internationale toute entière se sent menacée, car la France n'est pas le seul pays victime d'attentats.

En 1881, lors d'un congrès révolutionnaire international tenu à Londres, le prince Pierre Kropotkine avait plaidé en faveur de l'action violente, une 'propagande par le fait'. Quelques années auparavant, les premiers attentats à forte valeur symbolique avaient été commis: contre Guillaume Ier d'Allemagne, contre le roi d'Espagne et contre le roi d'Italie.

Les années 1890 constituèrent une véritable 'décennie de la bombe': des attentats à la dynamite – une toute nouvelle invention – se succédèrent contre rois, présidents et ministres. D'autres visèrent des bâtiments officiels furent également des cibles de prédilection. En France, ils débutèrent en 1892. Héros de légendes et de chansons populaires, le célèbre terroriste français Ravachol devint le symbole, selon l'historienne britannique Barbara Tuchman, du 'souffle de la haine et de la résistance'.<sup>1</sup> Nombre d'intellectuels et de rejetons de bonnes familles flirtèrent avec la violence.

La simultanéité des attentats dans plusieurs pays donna l'impression qu'une puissante 'Internationale Noire' était à l'oeuvre. En Russie, un important foyer d'agitation, l'attentat de 1881 contre le tsar Alexandre Ier et d'autres actions de la *Narodnaya Volya* (Volonté du peuple) servirent de source d'inspiration aux anarchistes de l'Europe entière. La violence terroriste n'épargna pas non plus les États-Unis. C'est dans une atmosphère sociale tendue, le président William McKinley fut assassiné par l'anarchiste Léon Czolgosz en septembre 1901. Pour les autorités comme pour l'opinion publique, il était évident que l'Amérique était à son tour confrontée à une nouvelle menace internationale.

Il est difficile, un siècle plus tard, de se représenter à quel point le monde vivait alors dans la hantise du terrorisme international. Une ville comme Paris tremblait à l'idée de nouveaux attentats. La bourgeoisie ne comprenait pas les causes de tant de haine et à chaque nouvelle manifestation de violence, ceux d'en haut craignaient un peu plus la révolte de ceux d'en bas. Chaque travailleur était dépeint comme un terroriste potentiel, et chaque anarchiste comme un "chien fou" à neutraliser à tout prix. "Un crime contre l'espèce humaine," c'est ainsi que le successeur de McKinley Théodore Roosevelt – décrivit le terrorisme. Dans certains pays, l'armée fut mise en état d'alerte.

L'assassinat de Sadi Carnot en 1894 contraignit les gouvernements et leurs services de police à entreprendre quelque chose. C'est d'Italie que vient une proposition de coopération internationale. Considérée comme le vivier du terrorisme international, elle cherchait ainsi à redorer son blason. Il est vrai que des Italiens avaient été impliqués dans plusieurs attentats contre des chefs d'État. ET, plus généralement, les immigrants italiens jouissaient en Europe d'une mauvaise réputation. Leurs grandes communautés à l'étranger, auxquelles s'ajoutaient de nombreux immigrants saisonniers, suscitaient des ressentiments.

C'est ainsi que s'ouvrit à Rome, le 24 novembre 1889, la conférence internationale pour la défense sociale contre les anarchistes. Toutes les voies d'accès au Palazzo Corsini étaient sévèrement contrôlées. Les vingt et un pays participants décidèrent unanimement que l'anarchisme ne devait pas être considéré comme une doctrine politique et que les attentats perpétrés par ceux qui s'en réclamaient constituaient des actes criminels permettant l'extradition. Toutefois, cette vibrante unité internationale n'eut guère de suites concrètes. On intensifia la coopération des polices, mais, dans la pratique, les gouvernements conservèrent toute liberté d'extrader ou non les anarchistes étrangers.

Pourquoi ces grands discours demeurèrent-elles lettre morte ? Tout simplement parce qu'ils dépassés. A l'aube du XXe siècle, le terrorisme anarchiste déclinait déjà dans la plupart des pays.

Aux yeux de ses contemporains, l'Internationale noire représentait une organisation insaisissable, entourée d'une aura de puissante force révolutionnaire. En réalité, elle n'existait que dans l'imagination de la police et de la presse. Bien sûr, certains terroristes voyageaient un peu partout et leurs groupes entretenaient des contacts, l'action des uns inspirant celle des autres. Mais il n'y avait ni réseau international, ni à fortiori conjuration ou complot. Pas plus qu'un commandement central : c'étaient des individus répartis en petites cellules qui agissaient à leur guise. Seule les liait une haine commune du statu quo qui marginalisait une grande partie de la société.

En ces temps-là déjà, tout semblait en mouvement. Grâce à la mondialisation rapide et aux progrès de la technologie, on pouvait parler pour la première fois dans l'histoire, d'un marché mondial où les biens, services, capitaux et personnes se déplaçaient librement sous toutes les latitudes. Mais cette Belle Époque ne l'était pas pour tout le monde: si une petite élite bourgeoise prospérait, l'immense majorité des êtres humains profitait à peine de la croissance sans précédent et n'avait pas voix au chapitre.

'Classe laborieuse, classe dangereuse', disaient les puissants. Méprisé et redouté, le travailleur se voyait séparé physiquement du bourgeois et repoussé aux marges de la société. C'est dans cette atmosphère que le terrorisme anarchiste prit des formes mythologiques. Barbara Tuchman l'a décrit comme l'un des symptômes d'une société malade, dans laquelle la classe ouvrière recherchait une place d'acteur à part entière. Les auteurs d'attentats présentaient leurs actes comme des armes légitimes dans la lutte pour la justice – l'autodéfense d'un groupe opprimé et marginalisé dans la société. Des cellules terroristes se présentaient comme l'avant-garde d'un prolétariat sans patrie, même si certains d'entre eux avaient conscience de n'être que des groupuscules. Kropotkine écrivit un jour à Errico Malatesta<sup>2</sup>: "Je crains que nous, toi et moi, soyons les seuls à croire que la révolution est proche."

De fait, les terroristes ne représentaient qu'eux-mêmes. Comme philosophie politique, l'anarchisme n'a jamais représenté un mouvement politique ou philosophique cohérent. D'ailleurs, la majorité des anarchistes rejetaient la violence. Ceux qui 'passaient aux actes' étaient souvent des solitaires, et les cellules anarchistes qui préparaient des attentats ressemblaient plutôt à des sectes quasi religieuses, de surcroît mal organisées. Mais, à chaque nouvel attentat, plus on présentait l'anarchisme comme un mécanisme international, puissant et bien huilé, plus sa force d'attraction augmentait: il se trouvait toujours un fanatique ici ou là pour reprendre le flambeau au nom de la famille internationale des opprimés.

Vers 1900, la violence anarchiste s'éteignit presque totalement. D'une part, des dirigeants comme Pierre Kropotkine se rendirent compte que les actes de terreur ne débouchaient pas sur des changements, de même que la stratégie choisie devenait autodestructrice. Chaque attentat éloignait davantage anarchistes de la classe laborieuse, au nom de laquelle ils prétendaient agir. Non seulement le terrorisme n'affaiblissait pas l'État, mais il renforçait le pouvoir de la police, de l'armée et du gouvernement.

La deuxième raison – et non la moindre – fut qu’une autre voie se dessina, qui permit à la classe ouvrière de s’exprimer. Entre 1895 et 1914, le mouvement ouvrier organisé et les syndicats exercèrent une énorme attraction sur les anarchistes. Le socialisme offrait aux travailleurs une dignité personnelle et une identité propre, et par conséquent une place à part entière dans la société. Il créait un mouvement grâce auquel le travailleur ne se trouvait plus seul face à la société. La voie légale et constitutionnelle se révéla plus efficace pour arracher un certain nombre de droits politiques et sociaux, ainsi que des améliorations économiques.

Dans la périphérie de l’Europe cependant, le terrorisme continua à vivoter. En Russie, Espagne et dans les Balkans, il y eut des attentats jusqu’à la première guerre mondiale. Car, en raison de la répression persistante, la classe ouvrière n’avait pas d’autre issue à un système qui alimentait sans cesse un sentiment d’exclusion sociale et politique.

Comme le travailleur du XIXe siècle, le musulman est, de nos jours, souvent considéré avec un mélange de peur et de mépris. Et l’Amérique représente pour le terroriste djihadiste ce que l’Etat bourgeois était à son prédécesseur anarchiste: le symbole de l’arrogance et de la puissance. De ce point de vue, M. Oussama Ben Laden est une sorte de Ravachol du XIXe siècle – pour ses disciples, le symbole du ‘souffle de la haine et de la résistance’; pour les services de police et de renseignement, un épouvantail. Les djihadistes ressemblent aux terroristes anarchistes: si ils ne forment en réalité qu’une myriade de groupuscules, ils se prennent pour l’avant-garde capable de soulever les masses opprimées par des actions spectaculaires. Quant à l’Arabie Saoudite, elle tient au tournant du XXe siècle le rôle de l’Italie du XIXe – le 11 septembre 2001 s’apparentant, en matière de réveil brutal de la société internationale, au 24 juin 1894.

Mais la ressemblance entre le terrorisme contemporain et son prédécesseur anarchiste, tient surtout à la raison commune de leur essor. Dans le monde entier, les musulmans se sentent unis par un même sentiment de malaise et de crise. Comparé aux années 1980, le monde arabe semble aujourd’hui plus désabusé, plus amer et moins créatif; et le sentiment de solidarité avec les autres musulmans tient aussi à la perception d’une menace visant l’islam.

Tel est le terreau qu’exploite une minorité fanatique, décidée, par la force, à “briser les murs de l’oppression et de l’humiliation”, selon les termes de la célèbre *fatwa* de M. Ben Laden, de 1996. Là encore, la similitude avec les anarchistes du XIXe siècle est frappante. Tout comme son prédécesseur anarchiste, le terrorisme djihadiste disparaîtra sans doute de sa propre violence. Mais cette disparition sera, une fois encore, d’autant plus rapide que le monde arabe et musulman se verra offrir une perspective susceptible d’apaiser son sentiment d’exclusion.

*(Le Monde Diplomatique, septembre 2004)*

<sup>1</sup> Barbara Tuchman, *L’Autre Avant-Guerre 1890-1914*. Paris, PUF, 1967

<sup>2</sup> Errico Malatesta (1853-1932), idéologue et dirigeant anarchiste italien